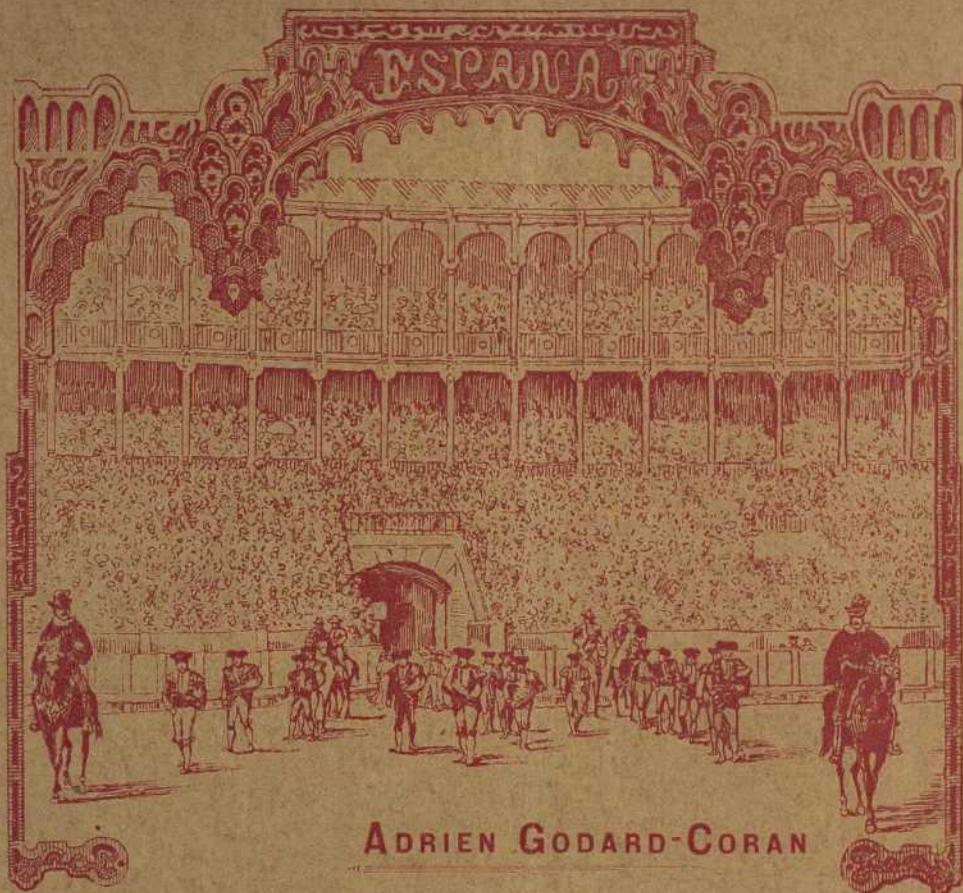


VISIONS D'ESPAGNE

5830



Visions
d'Espagne



69

47-15

Jules Verne
à l'occasion des illustrations
pittoresques "El Gato", un recueil
amateur se permet d'offrir - en
tous ses remerciements administratifs -
à quelques uns de ses collaborateurs, éditeurs, à
son insu, par de bienveillants amis.

A Godard Coran

LE PASEO — LE PICADOR — LE CHOC

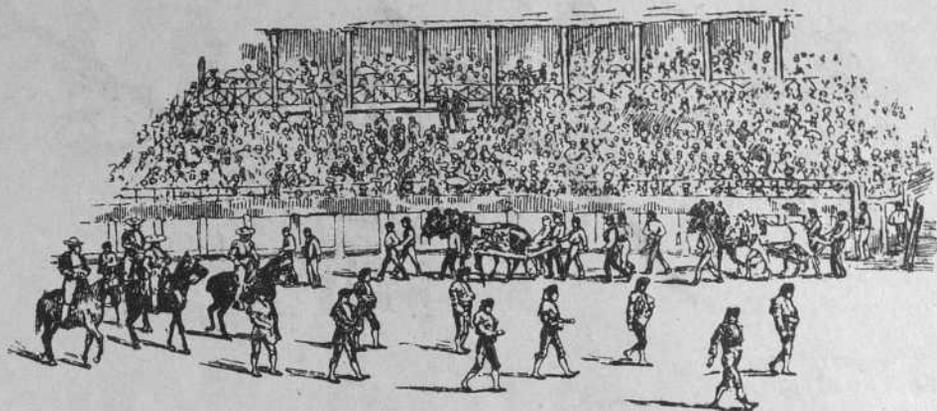
LES BANDERILLES

LE MATADOR — UN TAUREAU BRAVE

SUR UN PORTRAIT DU TORERO "ESPARTERO"

SUR LE TORERO QUI AIME LA PEPA





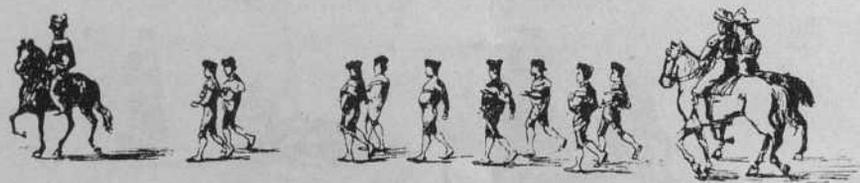
LE PASEO

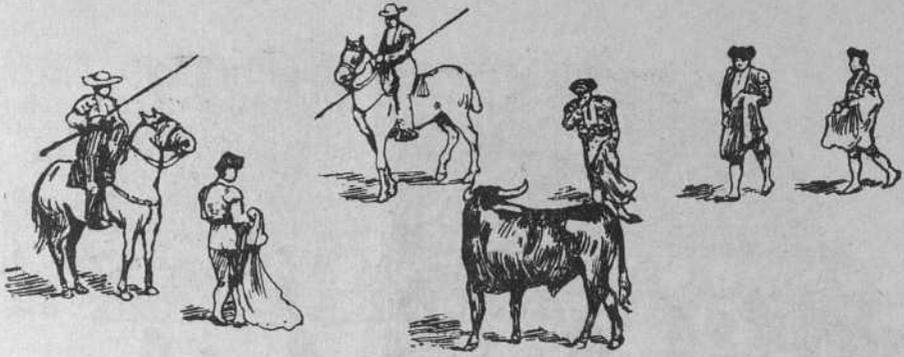
(Entrée des cuadrillas)

LE ciel est un dais bleu, l'arène un disque d'or,
Que sertit, sombre anneau de grenat, la barrière ;
Les cuivres vont rugir leur fanfare guerrière,
Et sous la porte en arc sont prêts les matadors.

Le splendide cortège au soleil se déroule,
Ruban brodé d'argent et d'or éblouissant ;
Chaque cape en satin ceint un torse élégant
Et chaque beau costume étreint un corps qu'il moule.

En groupe étincelant, chatoiement de couleurs,
Les toreros, virils et bruns, vont en cadence,
Et devant la splendeur du drame qui commence,
On sent vibrer la foule et tressaillir les cœurs !





LE PICADOR

SONNET

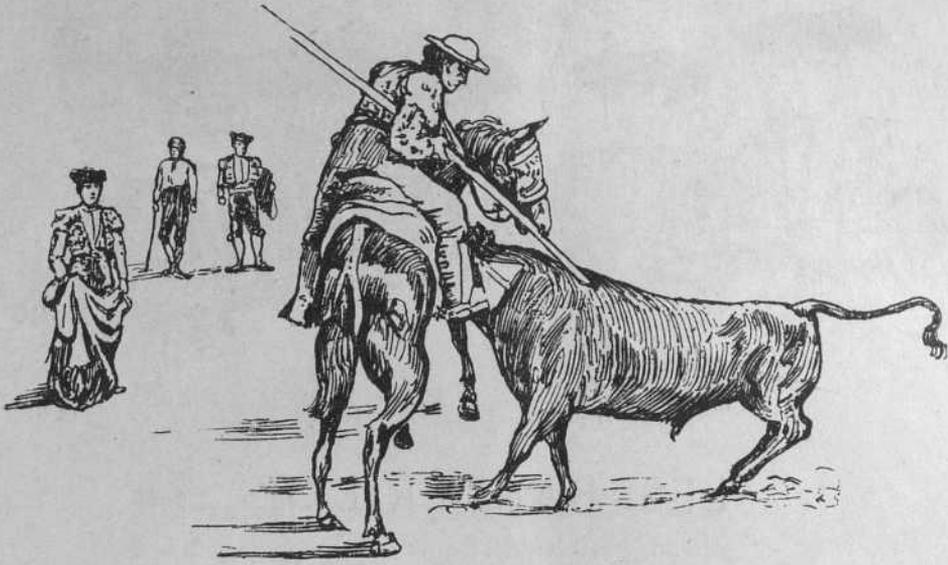
BASANÉ comme un Maure au temps de Boabdil,
Tout bardé de métal et tout orné de soie,
Le pesant picador attend, face au toril,
Que le rouge portail lâche sur lui sa proie.

Délivré par la clef qu'on jette à l'alguazil,
Un taureau noir surgit, et dans le cirque en joie,
Ebloui par l'azur et fouetté par l'avril
Il mugit, puis bondit sur la lance qui ploie ;

Mais un bras fort résiste à son garrot puissant,
Et le taureau vaincu s'enfuit, zébré de sang...
Puis sur les noirs gradins un peuple entier acclame ;

Et dans ces Espagnols, amoureux des combats,
Epris de coups d'estoc et de virils ébats,
Je crois voir du grand Cid renaître et vibrer l'âme !





LE CHOC

Nous avons sous les yeux toute une scène épique :
Un taureau colossal, au front puissant d'auroch,
Heurte un lourd cavalier résistant comme un roc,
Debout sur l'étrier et courbé sur la pique.

On les croirait conçus par un sculpteur antique,
Dont l'idéal, hanté d'un titanesque choc,
Les aurait ciselés, lentement, dans un bloc
De marbre de Paros ou bien du Pentélique.

Chacun d'eux étant brave, et chacun étant fort,
Leur groupe s'équilibre en un égal effort,
Et l'on voit bouger seul le muscle qui tressaille.

Olé ! Le taureau fuit, las de ce vain contact,
Et l'homme reste en selle et le cheval intact,
Sans que la corne avide ait atteint les entrailles !





LES BANDERILLES

UN soleil lumineux dans des cieux éclatants
Ajoute ses rayons aux splendeurs de la fête,
Tandis que les clameurs font un bruit de tempête
Sur les vastes gradins qu'un peuple rend vivants.

Vêtu de satin pourpre et d'ors étincelants,
Le banderillero, lutteur léger, s'apprête
A piquer au garrot musculeux de la bête
Ses dards enjolivés de quelques vains rubans.

Le taureau part : il frôle un cœur qui ne vacille,
Arrache avec sa corne un brin d'une pampille,
Et fuit en bondissant sous les fers aiguisés.

Alors l'ovation emplit le cirque immense :
Tribut qu'un peuple brave accorde à la vaillance,
Don de vingt mille cœurs, d'héroïsme grisés !





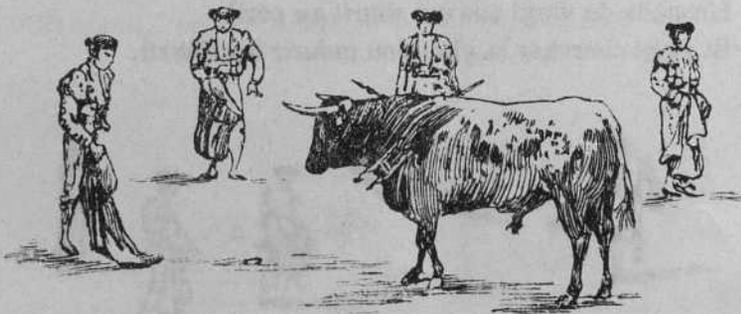
LE MATADOR

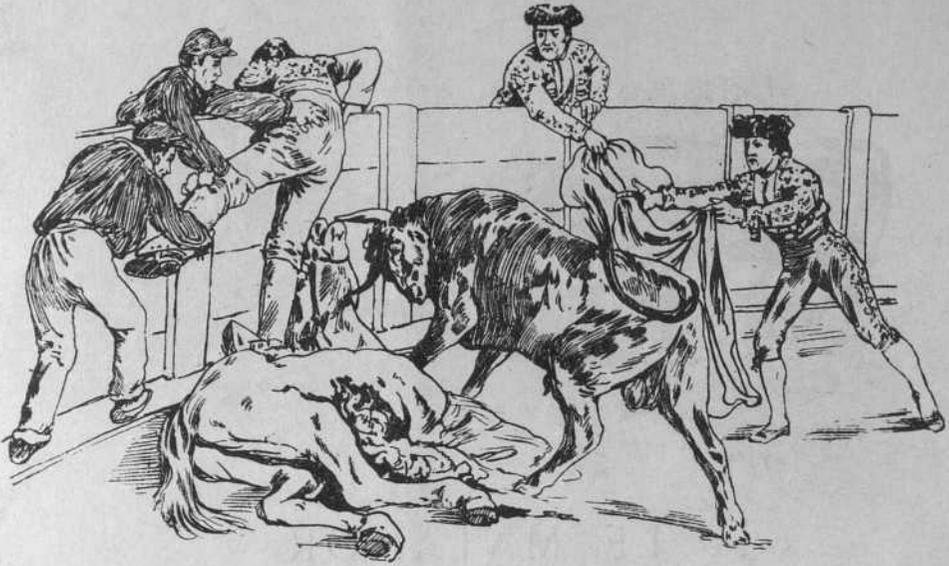
PORTANT le muffle bas, mais redoutable encor,
Las de poursuivre en vain l'insaisissable cape
Dont la pourpre éclatante à ses cornes échappe,
Le taureau fauve et blanc fait face au matador.

Splendide est Guerrita sous l'azur et sous l'or !
Il tient la muleta qu'avec aisance il drape,
Puis levant son estoc, vise au garrot et frappe,
Offrant sans tressaillir sa poitrine à la mort !

Alors que de bravos, d'éventails, de cigares,
De femmes qui voudraient jeter jusqu'à leur cœur,
Pour faire un piédestal à l'espada vainqueur !

Au milieu du fracas des vibrantes fanfares,
C'est ainsi qu'on devait glorifier autrefois
Les preux casqués de fer, luttant dans les tournois.





UN TAUREAU BRAVE

SONNET

S'ÉLANÇANT du toril comme un souffle d'orage,
Il franchit en dix bonds le cirque au sable clair,
Puis s'arrête au milieu, mugit, renifle l'air,
Et tout son être semble assoiffé de carnage.

Contre les picadors, il vient heurter sa rage ;
Rapide, il a bondi sur eux comme un éclair,
Soulève puissamment les lourds fardeaux de chair
Sans voir plier sa force ou céder son courage.

Et quand il a montré son indomptable ardeur,
Fait passer dans les cœurs un frisson d'épopée,
C'est alors que l'on voit s'avancer seul, sans peur,

Armé d'un peu de pourpre et d'une mince épée,
L'espada de vingt ans qui sourit au péril
Et vient chercher la gloire ou mourir dès l'avril.





SUR
UN PORTRAIT
DU

TORERO "ESPARTERO"

MORT HÉROIQUEMENT DANS L'ARÈNE

RUDE Espagnol, au masque héroïque et serein
Où se joue un reflet des traits de Bonaparte,
Il semble un descendant de ces grands fils de Sparte
Dont on avait forgé les âmes dans l'airain.

Parmi les lâchetés de notre humaine race,
Ce stoïque Andalou semblait un étranger;
Lui dont la vie était l'ivresse du danger
Et qui, sans tressaillir, voyait la mort en face.

Alors vint un toro, qui de son front brutal,
— (Flairant qu'il était né pour la gloire immortelle), —
L'arracha violemment à la prose mortelle
Et le mit d'un seul coup sur son haut piédestal.





SUR LE TORERO

QUI AIME LA PEPA

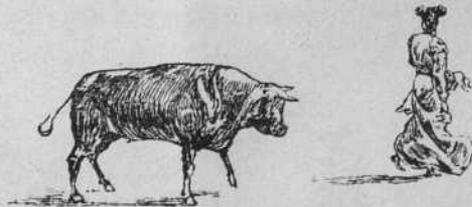
SONNET

LAISSANT frôler son cœur, sans reculer d'un pas,
Par la corne mortelle ardente à le poursuivre,
Tandis que d'un œillet le seul parfum l'enivre,
Pourvu qu'il étincelle aux cheveux de Pepa.

Dans l'arène, un héros méprisant le trépas,
Auprès d'elle, un enfant qu'un mot d'amour rend ivre;
Tantôt très grand, très beau dans son dédain de vivre,
Tantôt pleurant s'il croit qu'elle ne l'aime pas.

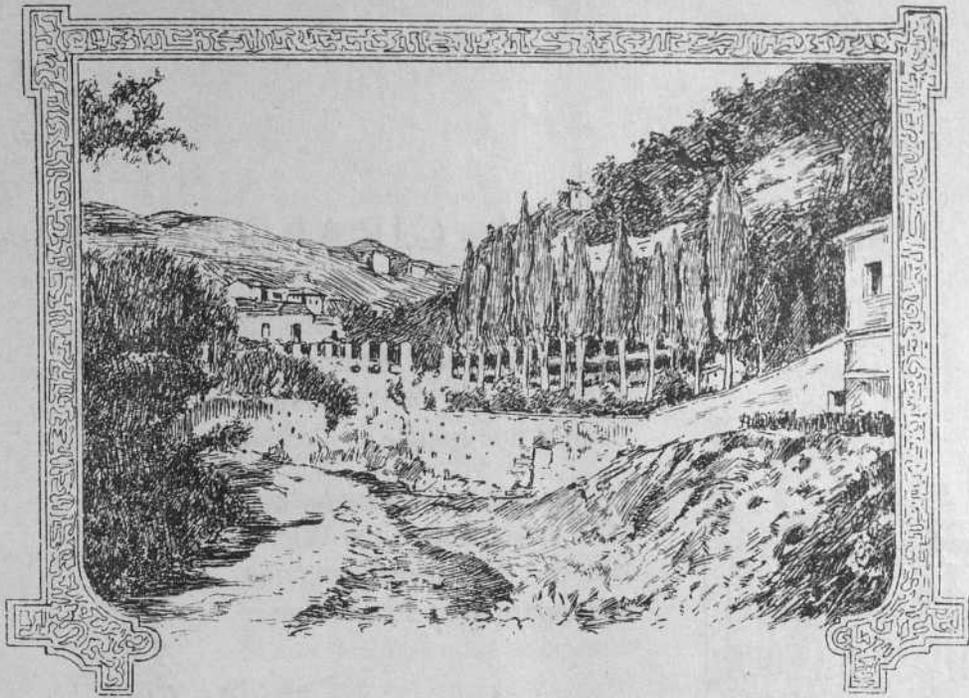
Aussi, lorsqu'au clocher de l'église voisine
Se met à résonner une cloche argentine,
Mon cœur écoute, ému, ce que dit le sonneur.

A pleurer ou chanter la cloche invite-t-elle ?
Est-ce le torero qui tombe au champ d'honneur,
Ou bien l'hymen joyeux d'un brave et d'une belle ?





RÊVE
D'ESPAGNE
↓
LA
GIRALDA



RÊVE D'ESPAGNE

SONNET

QUAND ta pensée, Espagne, enthousiasme mon rêve,
Je vois alors surgir des déserts lumineux,
Ton ardente Castille aux chemins poussiéreux,
Et Burgos, qui très haut son art gothique élève.

Puis le ciel andalou vient me hanter sans trêve :
Je vois Grenade et son décor de pics neigeux,
Ses ruisselets glacés sous les ormes ombreux
Et ses balcons parés d'œillettes gonflés de sève ;

Je vois Séville où flotte un parfum d'oranger,
Cité des toreros dédaigneux du danger,
Ville d'amour, ville vivante, aux ardeurs folles ;

Enfin les blancs patios où l'eau rafraîchit l'air,
Puis alourdis, courbés sous le poids des corolles,
Les roses lauriers fleuris de carmin clair.



LA GIRALDA

SVELTE ainsi qu'une jeune fille,
Portant haut vers le firmament
Son front altier où l'or scintille
Comme une épingle en diamant ;

Droite ainsi qu'un palmier d'Afrique,
Rose ainsi qu'une aube d'été,
Dressant sur l'azur magnifique
Son tendre éclat de rose-thé ;

De l'Arabe, orgueilleuse fille,
Elle dut croire que les preux
N'ont jadis reconquis Séville,
Qu'afin de la contempler mieux.

L'histoire, lente caravane,
Pendant des siècles a passé
Devant elle, sans que se fane
Son inaltérable beauté :

Elle a vu les splendeurs de rêve
De plus d'un calife africain,
Et la lutte sans paix ni trêve
Du roi Ferdinand Trois le Saint,



Le crime dont un prince infâme
Souilla l'Alcazar qu'il fonda,
Et plus tard, la sinistre flamme
Des bûchers de Torquemada;

Elle a vu, rapportant un monde,
Le grand Colomb qui débarquait,
Pacifique vainqueur de l'onde,
Hardi novateur qu'on traquait.

Antique, et pourtant jeune encore,
Sans ride, elle a gardé son teint,
Et son déclin semble une aurore,
Et son soir est comme un matin !

Et dans son orgueil de sultane
Elle peut croire que les sons
De la guitare sévillanne
Sont pour lui plaire des chansons ;

Que chaque jet d'eau qui gazouille
Dans les patios de la cité,
C'est pour que la brise se mouille
Et rafraîchisse sa beauté ;

Que les parfums de fleur d'orange
Qui s'exhalent dans l'air du soir
Sont l'encens que lui brûle un ange
Dans quelque divin encensoir.







